4e Année. — N° 204. Dimanche, 28 Novembre 1875.

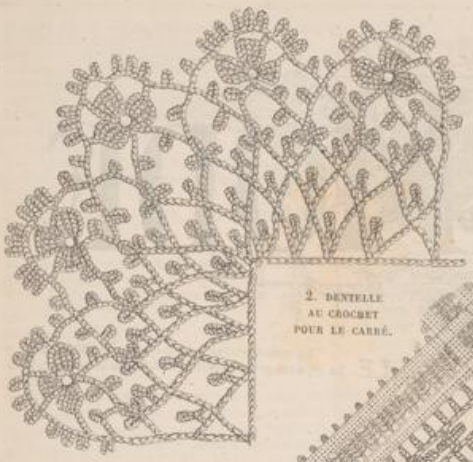
REVUE DE LA MODE

GAZETTE DE LA FAMILLE

Le numéro seul, 15 cent.
Le numéro avec la feuille de patrons, 50 cent.

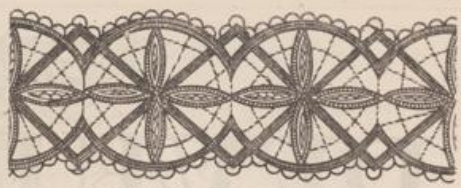
Le numéro avec gravure coloriée, 50 cent.
Le n°, avec gravure coloriée et feuille de patrons, 75 c.

I. TOILETTE EN FAILLE ET VELOURS FRAPPÉ. — DESSIN DE M. GUSTAVE JANET.

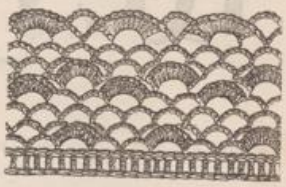


2. DENTELLE AU CROCHET POUR LE CARRÉ.

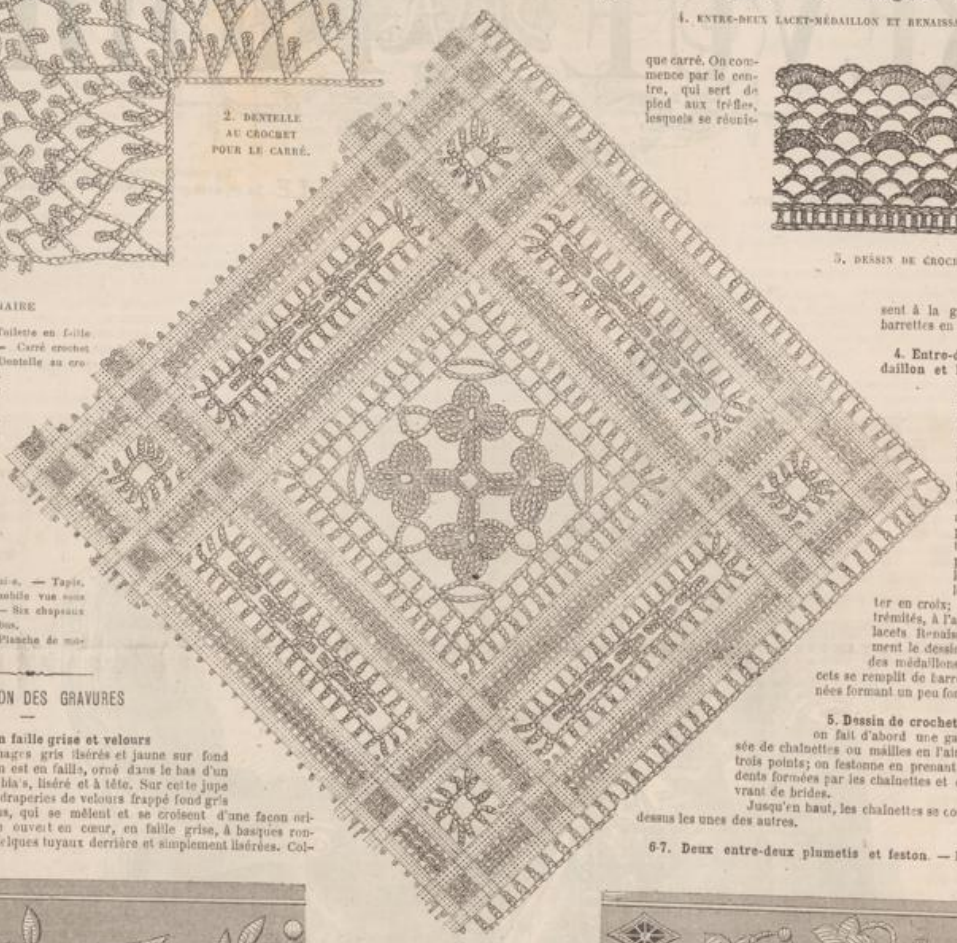
Notre dessin 3 reproduit un des carrés en grandeur naturelle. En réunissant plusieurs de ces carrés, on peut établir un joli volle de fauteuil ou même un dessus d'édredon. Vous coupez des lacets de la grandeur exacte du volle; vous les disposez en carrés que carré. On commence par le centre, qui sert de pied aux trèfles, lesquels se réunissent à la galerie par des barrettes en chainette.



4. ENTRE-DEUX LACET-MÉDAILLON ET RENAISSANCE



5. DESSIN DE CROCHET.



3 CARRÉ AU CROCHET ET LACET.

SOMMAIRE

GRAVURES : Toilette en faille et velours. — Carré crochet et lacet. — Dentelle au crochet. — Entre-deux lacet médaillon. — Dessin au crochet. — Deux entre-deux plumetis et feston. — Garniture plumetis et feston. — Broderie sur tulle gros. — Carré en filet et broderie de Venise. — Tapis. — Capote mobile vue sous trois aspects. — Six chapeaux d'hiver. — Bébés.

SUPPLÉMENT : Planche de modèles coloriés.

EXPLICATION DES GRAVURES

1. Toilette en faille grise et velours frappé, à ramages gris liserés et jaune sur fond gris. — Le jupon est en faille, orné dans le bas d'un petit volant en bias, liséré et à tête. Sur cette jupe sont plissées des draperies de velours frappé fond gris à ramages bleus, qui se mêlent et se croisent d'une façon originale. Corsage ouvert en cœur, en faille grise, à basques rondes formant quelques tuyaux derrière et simplement liserées. Col-

6. ENTRE-DEUX AU PLUMETIS ET FESTON.

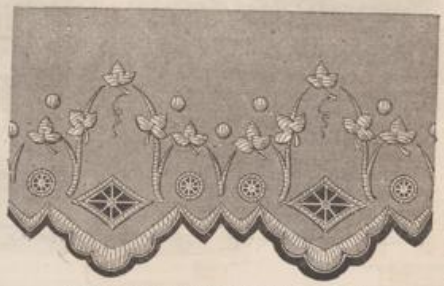
7. ENTRE-DEUX AU PLUMETIS ET FESTON.

châle fait de velours frappé. Manches de velours frappé, légèrement arrondies dans le bas, vers la couture extérieure, et ornées, ainsi que l'échancrure du corsage, d'un plissé de crêpe lisse blanc. — Modèle de la maison Duboys.

2-3. Carré au crochet et lacet à jours. — Notre dessin 2 représente la dentelle au crochet qui sert de bordure à l'ouvrage terminé. sur la mesure exacte donnée par notre dessin; avant de commencer le crochet, vous consolidez bien les points de croisement du lacet.

Vous exécutez ensuite le travail des entre-deux, puis celui de l'intérieur de cha-

8. GARNITURE OU VOLANT, PLUMETIS ET FESTON.



9. GARNITURE OU VOLANT, PLUMETIS ET FESTON.

4. Entre-deux lacet médaillon et lacet Renaissance. — Modèle de Notre-Dame-de-Sion, 110, rue du Bac. — Il faut disposer son dessin sur moleskine ou, suivant la mode anglaise, sur percaline lustrée; coudre en premier lieu les médaillons, les bien arrêter en croix; puis, aux extrémités, à l'aide des petits lacets Renaissance qui forment le dessin. L'intervalle des médaillons et des lacets se remplit de barrettes cordonnées formant un peu fond de tulle.

5. Dessin de crochet. — En pied, on fait d'abord une galerie composée de chainettes ou mailles en l'air de trois en trois points; on festonne en prenant à cheval les dents formées par les chainettes et en les recouvrant de brides.

Jusqu'en haut, les chainettes se contrarient au-dessus les unes des autres.

6-7. Deux entre-deux plumetis et feston. — Les fleurs e les feuilles se font au plumetis bien bourré; les roues carrées et rondes sont ouvertes et se festonnent au tour; ces entre-deux peuvent servir pour toute lingerie de dame et d'enfant. Jupons, pantalons, robes du matin.

8-9. Deux garnitures ou volants plumetis et feston. — Elles se font au plumetis, feston point de rose. Celles carrés avec

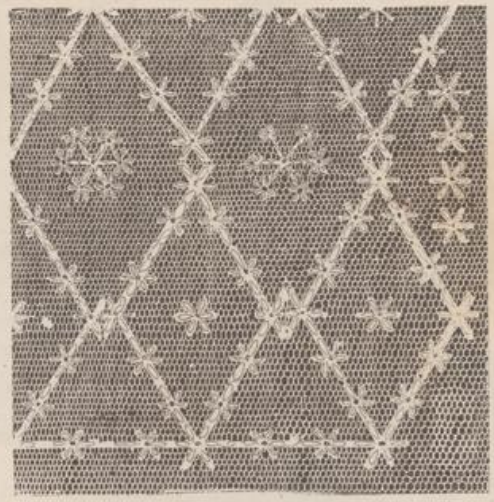
roues. Elles servent pour bas de jupons, de pantalons et tout objet de lingerie.

10. Broderie sur tulle grec. — Modèle de Notre-Dame-de-Sion. — Ce dessin, qui se répète dans toute la hauteur et forme plein, peut servir pour rideaux, dessus de lit, couvre-édredon; il se fait dans le sens droit du tulle et se brode avec du coton non mouliné, à cinq fils.

11. Carré au filet et broderie de Venise. — Modèle du Sphinx, 55, avenue de l'Opéra. — L'encadrement de ce voile se fait en broderie de Cluny sur filet; les points qui le composent sont connus de toutes nos lectrices, point d'esprit, point de toile, de relief et d'étoile. En répétant en bandes les médaillons ovales et carrés, on peut exécuter une jolie dentelle, qui servira pour ornement de dessus d'édredon, couvre-lit, toilette Pompadour, grands rideaux et nappe d'autel.

Quant au milieu, le travail est plus compliqué et plus difficile; il se fait sur toile à fils tirés, au point de Venise, pour remplir les vides causés par la suppression complète de toute étoff, et au point de Damas pour les pleins. Ce point, qui se fait en fil plat, est simplement celui de reprise, mais excessivement régulier, les points se rapprochant beaucoup les uns des autres et s'exécutant bien dans le sens, et suivant les dispositions indiquées par le dessin.

Pour obtenir les jours qui forment l'étoile à quatre branches, on supprime des fils ou, pour plus de solidité, on les écarte, les partageant en deux, et ils sont compris dans les fils du damas qui les encadrent.



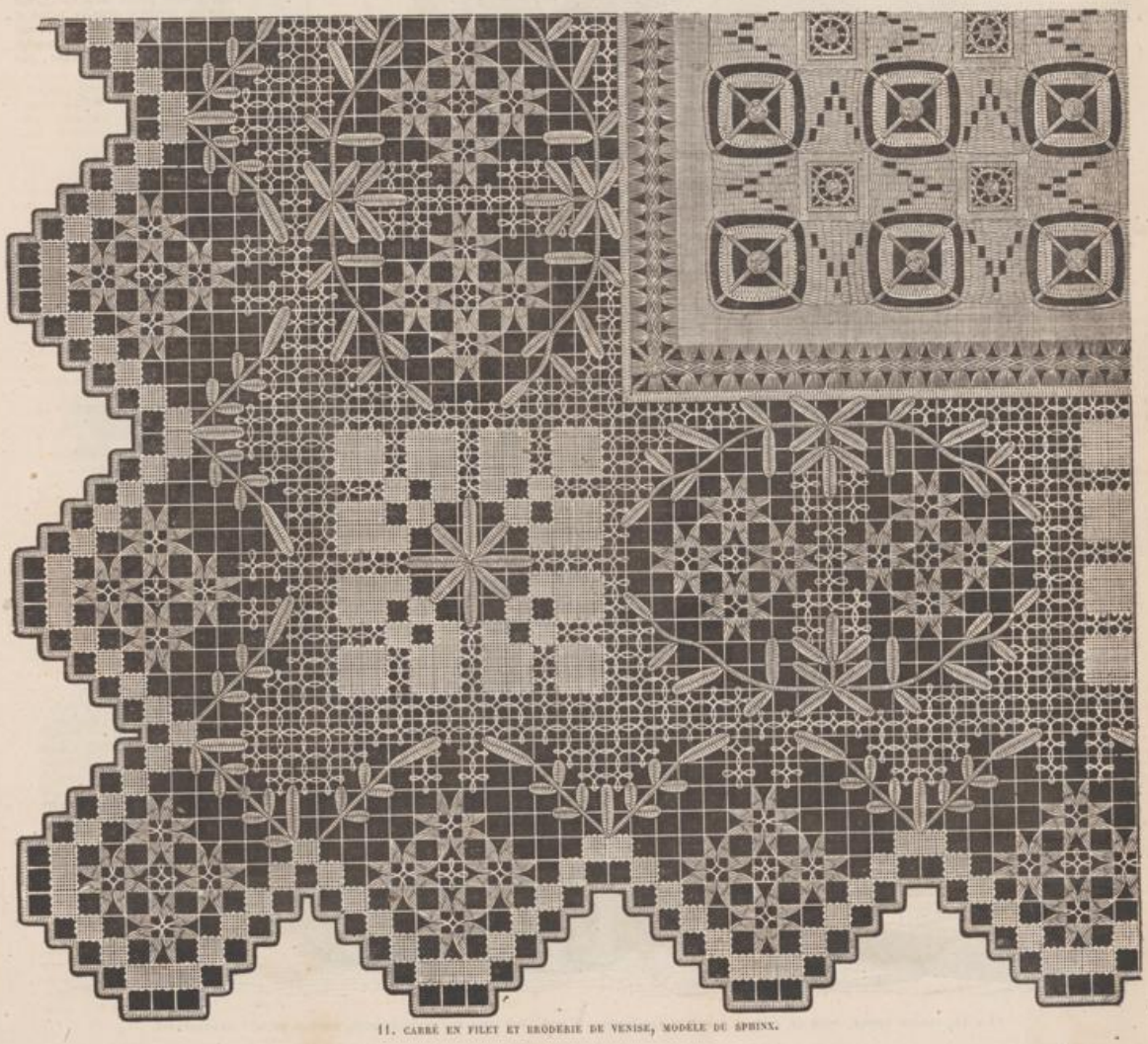
10. BRODERIE SUR TULLE GREC.

12. Tapis pour petite table. — Ce tapis est en drap bleu réserviste avec application de drap bleu foncé et de cordon de fil; les dents pointues sont en drap rouge. Le milieu du tapis est fait avec des laines bleu foncé simplement lancées et retenues par de petits points de soie rouge. Les pompons du tour sont alternativement bleus et rouges. — Modèle de Mme de Milly, 22, rue Chaptal.

13 à 15. Capote mobile (vêtement pour le mauvais temps et les courses à pied, vu sous ses trois aspects). — Ainsi qu'on peut s'en rendre compte par nos gravures, cette capote peut se porter droite ou se draper au moyen de pattes et de boutons. Le type qui a servi de modèle est en drap de moyenne épaisseur et doublé de soie. On le fait également en gros drap molletonné avec envers pelucheux. — Modèle de la maison Day-Fallette, 15, boulevard de la Madeleine.

16. Chapeau de velours noir à bord relevé par devant, garni en dessous d'une torsade et d'un gros nœud de velours qui relève un peu le chapeau du côté gauche; une touffe de roses rouge vif avec feuille est posée sur le milieu du devant; coq vert posé sur la calotte.

17-18. Chapeau de feutre blanc à bords relevés tout autour, orné autour de la calotte d'un ruban de faille blanche formant quelques coques plates fixées par une boucle d'or; deux têtes de plumes blanches prennent pied au bord extérieur sur le devant et retombent sur la calotte. Une troisième plume frisée sur les coques retombe sur les cheveux. Le dessin 18 représente le même



11. CARRÉ EN FILET ET BRODERIE DE VENISE, MODÈLE DU SPHINX.

chapeau vu par devant; nœud et torsade de velours noir traversés par une aile changeante; le chapeau est bordé d'un galon d'or.

19. Chapeau de velours noir avec garniture de petites plumes frisées, s'introduisant sous le bord. Au côté gauche, nœud de faille bleu pâle, sous lequel prennent pied deux plumes bleu clair rejetées sur le chapeau, une en haut et l'autre en bas.

20. Chapeau de velours noir à fond mou avec tour de plume changeante autour de la calotte; deux ailes sont posées droites sur cette garniture de plumes. Une grande barbe, composée de blondes noires et de blondes écrues, forme bavolet derrière, est fixée des deux côtés du chapeau et se termine en brides nouées lâche sous le menton. Le dessous du chapeau est composé de velours noir, d'une rose posée au pied d'une touffe de dentelles écrues et noires.

21. Chapeau de jeune fille en feutre noir. — Les bords sont doublés de velours noir, bordés d'un galon natté et retroussés du côté gauche sous un gros nœud de velours. Autour de la calotte, bord de petites plumes frisées s'entre-croisant; tête de plume noire posée sur le fond du chapeau. Ces divers modèles nous ont été fournis par Me Fontaine, 16, rue Louis-le-Grand.

E. BOUGY.

12. TAPIS POUR PETITE TABLE.

PLANCHE COLORIÉE

Toilette en velours et faille grenat. — Le jupon est en velours grenat uni à demi-traîne. Tunique en faille grenat, forme princesse. Cette tunique est boutonnée par devant. La cordelière de soie à deux bouts passant par de gros œillets faits en soie, s'entre-croisant jusqu'au dernier et semblant lacer cette tunique par derrière, est un simple ornement. Cette cordelière se termine par deux longs glands de soie retombant très-bas sur la jupe. Poche pointue en velours grenat posée du côté gauche de la tunique. Manches de velours, avec parements de faille. Petit col droit en velours.

Toilette faille marron et velours gris. — Le jupon est en faille marron, garni tout autour d'un volant froncé surmonté d'un volant plissé et d'un bouillonné à deux têtes froncé deux fois. La tunique est faite en une sorte de velours épais et moelleux à longue soie, et ornée de vigogne argentée. Un nœud de faille marron drape cette tunique par derrière; poche de faille ornée de fourrure et de nœuds; parements doubles en faille traversés par une bande de fourrure. Chapeau de feutre de la nuance de la tunique, orné de velours marron et de faille blanche; une longue plume naturelle prend pied par derrière sous le nœud et revient couvrir le fond du chapeau en s'inclinant vers le côté gauche. — Toilettes de Mmes Céline, rue Neuve-Saint-Augustin, 22.

13 A 15. CAPOTE MOBILE, POUR LE MAUVAIS TEMPS ET LES COURSES A PIED, VUE SOUS SES TROIS ASPECTS, MODÈLE DE Mme DAY-FALLETTE.

1875 Maine et Falconer, imp. Paris. N° 204

REVUE DE LA MODE

Gazette de la Famille

13 Quai Voltaire à Paris

Toilette de Mme Colme, 22, r. Nve St Augustin.

Gants de la Parfumerie Amon, 31, r. du 4 Septembre.

J'ai p
claire,

adopté
et aussi
des visit
en peluc
torsades
formes,
coiffe se
volontie
l'idée p
seyant,

Courrier de la Mode

J'ai pu constater dernièrement que le chapeau de couleur claire, et surtout le chapeau blanc, était généralement

16. CHAPEAU DE VELOURS NOIR.

18. CHAPEAU DE FEUTRE BLANC (DOS).

L'œil commence à s'habituer aux lignes droites. Il le faut bien d'ailleurs, puisque chaque jour marque le progrès que fait cette mode, sinon nouvelle, — il n'y a rien de nouveau en fait de mode, — mais récemment remise en faveur. Les femmes véritablement élégantes ne veulent plus entendre parler de fouillis d'étoffe; elles abandonnent ces combinaisons compliquées, que l'on doit renoncer à décomposer et à décrire, pour les choses droites tirant toute leur grâce d'une coupe savante, mettant en relief une taille irréprochable ou atténuant certains défauts physiques. Moi, je ne

17. CHAPEAU DE FEUTRE BLANC (DEVANT).

Je m'explique. Si on est grande, forte, avec des traits accentués, le visage plutôt plein qu'allongé, le chapeau doit aussi être grand et amplement orné; rien ne serait ridicule comme un tout petit chapeau sur une tête de ce genre. Si vous avez la figure mince, délicate, allongée, gardez-vous, au contraire, des monuments surchargés de fleurs et de plumes sous lesquels vous disparaîtriez absolument. Aux figures rondes les grands bords, aux têtes mignonnes les toques, les capotes serrées, aux grandes femmes les grands chapeaux, aux petites les formes moins volumineuses. Voici les règles principales à suivre; le reste est absolument du domaine du goût et de la fantaisie.

19. CHAPEAU DE VELOURS NOIR.

20. CHAPEAU DE VELOURS NOIR.

21. CHAPEAU DE JEUNE FILLE.

adopté comme chapeau du soir pour le théâtre, les concerts et aussi pour accompagner les toilettes très-habillées et faire des visites en voiture. Ces chapeaux se font en feutre blanc, en peluche, en velours bleu pâle, toujours avec plumes, torsades de faille et agrafes d'or et d'argent. Quant aux formes, il est difficile de préciser, et chaque femme se coiffe selon son air de figure et sa fantaisie. Je répéterai ici volontiers ce que j'ai dit déjà ailleurs. Contrairement à l'idée préconçue, il faut, si l'on veut avoir un chapeau seyant, exagérer le caractère particulier de sa physionomie.

me sens pas d'aise de voir les femmes revenir par degré, — pour un temps du moins, — aux modes réellement artistiques qui font d'elles, non des poupées attifées de fanfreluches et d'oripeaux, mais de jolies statues bien drapées dans des vêtements à la fois élégants et corrects.

La robe princesse, avec son dérivé, la tunique princesse, et les mille modifications qu'une couturière habile peut apporter à ces deux types, sans en altérer les lignes principales, sont, pour le moment, les formes préférées pour la généralité. Et notez que ces formes se prêtent à toutes les

fantaisies, permettent de choisir n'importe quelle étoffe. Néanmoins, il est évident que pour la robe princesse toute droite, on choisira de préférence les tissus épais qui sont la nouveauté du moment : les matelassés de laine, pour les robes négligées; le cachemire de l'Inde, troisième sorte, épais comme du petit drap, pour costumes de promenade; les damassés de soie, les velours frappés, la faille épaisse, pour les toilettes habillées. Les étoffes plus souples, le cachemire de l'Inde moins lourd, les damassés simples font, au contraire, les tuniques princesse qui se relèvent à peine sur un jupon, mais dont les plis ne tombent pas droit jusqu'en bas, les draperies disposées d'une façon originale sur de longs jupons de faille ou de velours.

En songeant, dernièrement, à cette quantité innombrable de modèles, tous différents les uns des autres, produits de la fantaisie créatrice de nos couturières, je me disais que jamais le rôle d'un journal, écho de la véritable mode, n'avait été plus important. Autrefois, on voyait, chaque saison, surgir une forme, qui, aussitôt, était adoptée par toutes les femmes, sans qu'il leur vînt à l'idée que chacune d'elles devait exiger de sa couturière une invention, une création nouvelle. Aujourd'hui, voilà pourtant où nous en sommes; on ne copie jamais; on invente toujours. Voilà pourquoi nos gravures, représentant une foule de types nouveaux, sont d'une utilité absolue à toute femme qui, éloignée de Paris, ne peut nécessairement avoir qu'une idée très-vague de tout ce qui se fait chaque jour d'inédit et d'imprévu.

Il est évident que nous ne pouvons donner toutes les créations de la mode, mais nous prenons le dessus du panier, et nous recherchons pour nos abonnées tous les modèles qui nous paraissent présenter une idée nouvelle et originale; de plus, nous avons la prétention, justifiée par les sincères éloges que nous recevons chaque jour et l'augmentation prodigieuse de notre tirage, d'être le journal le plus parisien par l'élégance simple et le, comme il faut de nos modèles.

Je sais bien que je devrais laisser à d'autres le soin de dire ces choses, mais je veux en ce moment bien persuader à mes lectrices qu'elles peuvent, sans craindre d'être en deçà ni au delà de la mode, c'est-à-dire sans craindre de ne pas être au goût du jour ou d'être excentrique, suivre les indications qui leur sont fournies par la *Revue*. Tous nos efforts sont dirigés vers ce but : être un guide fidèle et sûr pour toutes nos abonnées.

Quelques-unes d'entre elles me prient de leur donner quelques renseignements sur les gants d'hiver. Je puis d'autant mieux les satisfaire qu'on m'a montré, il y a peu de jours, des types nouveaux qui me paraissent répondre à tous les besoins de l'époque, à tous les désirs.

Je citerai d'abord le gant *Jeanne-d'Arc*, pour monter à cheval, pour les courses du matin, chauds, épais et souples, à grandes manchettes raides recouvrant et protégeant l'avant-bras : 9 fr. 75 la paire, ou 28 fr. les trois paires. Ce gant se fait dans toutes les nuances de gris. Le gant russe, en très-beau chevreau, doublé d'une fourrure de soie bleu rouge ou violette, suivant la couleur du gant, qui se fait en toutes nuances foncées, marron, violet, vert bronze, gris fer, etc. A deux boutons, 8 fr. 50 la paire, et à trois boutons, 9 fr. 50. Le gant *castorine*, en peau non glacée, très-solide et beaucoup moins cher, puisqu'il coûte 3 fr. 90 la paire, à deux boutons, avec une légère augmentation de prix à trois et quatre boutons. Le gant en laine *kashmire*, qui est le gant commode et utile par excellence, et que sa coupe rend néanmoins très acceptable, par les femmes élégantes, pour les courses du matin et pour accompagner les toilettes sans prétention; il se vend 1 fr. 95 la paire; à deux boutons 2 fr. 75; en qualité supérieure, il vaut, à deux boutons, 3 fr. 75; à quatre boutons, 4 fr. 75. Comme gants de ville très-habillés, je citerai le *gant royal*, qui se fait à un, deux, trois et quatre boutons, en toutes les nuances, et dont le prix suit une progression d'après le nombre des boutons, depuis 4 fr. 75 jusqu'à 8 fr. 75. La mode des gants très-longs persiste pour le bal. Le *gant royal* blanc se fait à six boutons, au prix de 9 fr. 75; à huit boutons, 11 fr. 50; à dix boutons, 12 fr. 75. Par six paires de ces diverses espèces de gants, Mme Lecomte, chez qui on les trouve seulement, fait une forte remise. La parfumerie Ninon, 21, rue du Quatre-Septembre, a aussi la propriété d'un extrait d'eau de Cologne qui détache à neuf tous les gants de peau. 1 fr. 50 et 2 fr. 75 le flacon, suivant la grandeur.

MARIE DE SAVERNY.

Post scriptum. — Mon courrier fini, je m'aperçois que j'ai oublié de signaler à mes lectrices un modèle très-nouveau que nous publions aujourd'hui et qui a été créé par Mme Day-Fallette, 15, boulevard de la Madeleine; je veux parler de la capote mobile que nous présentons à nos lectrices sous trois aspects différents. Droite, drapée et relevée par devant, d'un côté, ce type de pardessus est certainement ce qui se fait de plus gracieux et de plus nouveau en ce genre. Du reste, Mme Day-Fallette est bien connue de nos abonnées pour les modèles toujours d'un goût si exquis qu'elle nous a fournis : objets de lingerie, costumes, trousseaux, etc., etc. — M. DE S.

CAUSERIE FAMILIÈRE

LES FEMMES AU THÉATRE

Le théâtre est, à coup sûr, la distraction la plus attrayante qu'on puisse goûter. En effet, le plaisir que procure, la représentation d'un ouvrage intéressant est complexe et prend les formes les plus variées, suivant la personnalité, l'âge, les goûts, les tendances d'esprit de chaque spectateur. Pour les uns, pour la masse même, c'est là tout simplement un amusement, quelque chose comme la mise en action d'une histoire plus ou moins émouvante, romanesque ou comique, dont les diverses péripéties rendues vivantes par les mouvements et le dialogue des personnages, par la mise en scène, en un mot, intéressent et captivent l'attention. Pour ceux-là, le plaisir est toujours aussi vif, aussi nouveau; c'est le groupe des spectateurs naïfs, qui rient à outrance aux grimaces et aux facéties de Lassouche et de Lhéritier, ou pleurent à chaudes larmes aux cris de douleur, aux élans de désespoir de Mme Marie Laurent ou de Mlle Rousseil. Ils viennent au théâtre sans prévention et sans parti pris, pour *s'amuser*, pour éprouver des sensations vives, quelque éphémères; ils veulent se réjouir, s'indigner, s'attendrir, s'exalter, rire, trembler, et, si leur attente n'est pas déçue, ils savent bien manifester bruyamment leur satisfaction en dépit de toutes les cabales de la critique. Et il ne faut pas s'y méprendre, c'est de cette catégorie d'auditeurs que dépend en partie le succès de la pièce; rien ne s'impose comme les sensations.

Il y a encore, mais ceux-là sont en petit nombre, les dégustateurs d'esprit, dont le sens artistique est assez développé pour éprouver une jouissance réelle à entendre bien dire, avec justesse, des phrases bien écrites, exprimant dans un langage élégant et correct des sentiments vrais. Il y a les gens du métier qui vont tâcher de surprendre le secret du succès en écoutant d'une oreille attentive et sévère l'œuvre d'un maître; puis enfin il y a ceux qui vont voir une pièce en vogue, beaucoup plus parce qu'il est de bon ton de connaître tout ce qui paraît et de se montrer en un lieu où se donne rendez-vous le monde élégant, que pour goûter un plaisir purement intellectuel. Les femmes forment les deux tiers de cette catégorie de spectateurs, et ce n'est pas, paraît-il, pour bon nombre d'entre elles, une mince satisfaction que de donner pour objectif aux jumelles chercheuses un frais visage que couronne le chef-d'œuvre de l'une de nos modistes en renom.

Je faisais ces réflexions en assistant l'autre jour à l'une des premières représentations de la pièce de M. Barrière, qui se joue au Vaudeville, *les Scandales d'hier*. La salle était comble et très-élégamment peuplée; les loges présentaient le plus élégant coup d'œil : ce n'étaient que jeunes et jolies femmes coquettement coiffées de chapeaux roses, blancs, bleus.

Presque tous ces jolis visages étaient souriants et portaient l'expression d'une satisfaction intime résumant toutes sortes de petits bonheurs peu définis et pour ainsi dire inavoués. Ces yeux brillants, cette pose gracieusement abandonnée disaient à l'observateur : Quelle charmante chose que le théâtre! N'est-ce pas vraiment délicieux de passer ainsi sa soirée, sous le feux de ces lustres, au milieu de cette réunion brillante, quand on a une robe qui va si bien, une coiffure dont l'effet a si parfaitement réussi, et que, dans cet état de doux bien-être, on écoute, un peu distraitement peut-être, mais cependant de façon à apprécier suffisamment ce qu'elle a de saisissant, une pièce de l'auteur des *Faux Bonshommes!*

Dans la loge voisine de la mienne, deux amies causaient entre elles pendant les entr'actes, et un peu trop aussi, à mon grand déplaisir, je l'avoue, pendant que les acteurs étaient en scène; une grave discussion s'était élevée, non point sur les mérites de l'œuvre au point de vue de l'action, de l'intérêt et du style, mais bien sur les toilettes qu'offraient aux regards des spectateurs, la comtesse de la Fresnoy, la vicomtesse de Maillan et la marquise de Lipari, les trois principaux personnages féminins des *Scandales d'hier*.

Il y avait là, en effet, grave matière à dissertation! Quelles merveilles d'élégance! C'est à se demander si l'effet seul produit par ces beautés ne suffirait pas à faire une part de succès suffisante à l'œuvre qui en fournit le prétexte. Naturellement, mes voisines s'extasiaient et prenaient des notes. L'une se promettait de se rapprocher le plus possible, dans une prochaine occasion, de la charmante robe de bal portée, au premier acte, par la vicomtesse de Maillan (Mlle Massin), en faille feuille de rose couverte de gaze brochée de même ton et ornée de guirlandes de roses avec feuillages bruns brodés au passé. Le corsage, très-plat, orné seulement de cette même guirlande, lui semblait surtout très-séduisant.

L'autre, au contraire, préférait la simplicité relative de la robe bleu pâle portée au deuxième acte par la comtesse de la Fresnoy (Mlle Pierson). Cette robe à la coupe originale, dont le corsage ouvert en carré sur une guimpe de gaze était pour ainsi dire fait de deux larges bretelles de faille couvertes d'une broderie au passé, avec guirlande de fleurs grenat et rose; — ou la simple robe de faille noire de la marquise de Lipari (Mlle Gérard), à traîne tout unie et dont le devant, jupe et corsage, fait en velours, était couvert de galons de jais rayant la robe du haut en bas.

Longue aussi fut la discussion sur les mérites de la toilette singulièrement tapageuse de la comtesse de Maillan au deuxième acte. Ce mélange de faille violette et de faille couleur paille, ces plissés, ces pans d'étoffe se croisant derrière, les effilés, les nœuds mêlés encore à des bandes brodées au passé représentant des chrysanthèmes à cœur jaune; le corsage violet, ouvert en carré sur un plastron paille encadré de guirlandes brodées et d'effilés, tout fut détaillé, passé en revue, et je puis vous assurer, chères lectrices, que pour les deux jeunes femmes ce ne fut pas un mince plaisir que cette étude approfondie des dernières créations de la mode ultra-élégante. En revanche, mes voisines de gauche semblaient moins goûter ce genre de succès. Un monsieur à la tenue grave et compassée, à la mine soucieuse, quelque député inquiet de sa réélection sans doute, exprimait tout haut son mécontentement de la part d'attention accaparée par la toilette des artistes. Il prétendait que c'était faire injure à l'auteur et déclarer hautement l'insuffisance de l'œuvre que d'avoir recours à de semblables subterfuges pour la faire réussir.

Quant à moi, qui n'étais pas aussi absolument absorbée que mes jeunes voisines par la contemplation des toilettes, ni si absolue dans mes appréciations que le monsieur gourmé dont j'ai parlé plus haut, j'ai pu, tout en laissant mes yeux se reposer sur les gracieux objets qui leur étaient présentés, écouter la pièce et en apprécier les mérites, et j'ai eu aussi ma très-grande part de plaisir.

L'esprit si vif et si parisien de l'auteur, son habileté en matière de construction et d'agencement scénique, la rapidité de l'action, tout cela m'avait mise sous le charme.

Le titre même de la pièce indique que je ne saurais ici en donner une analyse détaillée. Je ne dois pas oublier que nous sommes la gazette de la famille, et qu'il ne doit rien être écrit dans nos colonnes qui ne puisse être lu par mes jeunes amies. Je dirai seulement qu'en dépit même du sujet, il court, dans ces trois actes rapides et cependant si pleins, un souffle d'honnêteté qui dilate le cœur et rafraîchit l'esprit. La figure de la comtesse de la Fresnoy, Julie Letellier, est taillée en plein bloc dans le marbre le plus pur et le plus éclatant, et l'auteur a su animer cette suave image des sentiments les plus élevés nuancés avec une délicatesse exquise. Il est bien avéré pour moi qu'on peut captiver l'intérêt du public, au moins autant, si ce n'est plus, en mettant sous ses yeux des tableaux honnêtes et consolants, qu'en donnant en pâture à une curiosité malsaine le spectacle des hontes et des misères de l'humanité.

Le théâtre devient alors non-seulement une distraction très-attrayante, ainsi que je le disais plus haut, mais encore une distraction honnête, saine, que peut prendre sans danger ni remords toute femme raisonnable et intelligente.

Si je dis toute femme raisonnable, c'est que je fais quelques restrictions, surtout en ce qui concerne les jeunes filles, car il est bien certain que telle pièce, quelle que soit d'ailleurs l'élévation des sentiments qui y sont exprimés, l'honnêteté des tableaux qu'elle présente, peut aussi contenir certains détails un peu vifs qu'il ne conviendrait pas de présenter à l'imagination impressionnable d'une toute jeune fille. Je me vois forcée d'arrêter ici cette dissertation; mais je reviendrai sur ce sujet intéressant pour le plus grand nombre des mères.

MARIE DE SAVERNY.

LA BAGUE D'OPALE

II (suite)

Charles et sir Wilkie demeurèrent quelques instants silencieux. Le baronnet poussait des soupirs à faire tourner un moulin à vent. Charles, quelques jours plus tôt, se fût bien amusé des airs langoureux que prenait le colosse. Mais aujourd'hui, il n'avait même plus le courage d'en sourire, tant le pauvre homme s'était montré à lui plein de confiance et d'abandon.

— Mais, lui dit-il enfin, dans tout ceci, il y a une chose qui me surprend.

— Laquelle?

— Comment, dans les dispositions où vous étiez, n'avez-vous pas suivi la famille Mac Dowel, dès que vous avez appris son départ de Paris?

— D'abord, répondit le baronnet quittant bien vite son rôle de soupirant pour éclater d'un gros rire bruyant, vous oubliez que vous m'aviez mis alors pour quelques jours dans l'impossibilité de le faire.

— C'est vrai, dit Charles en baissant la tête.

— Mais ne vous chagrinez pas trop, cher ami, j'avais encore une autre raison.

— Laquelle?

— Celle qui m'a amené sur le continent.

— Je ne sais ce que vous voulez dire.

— Quoi! Je ne vous ai pas encore parlé de cela?

— Vous ne m'en avez jamais dit un mot.

— C'est une longue histoire que je vous conterai quelque jour. Qu'il vous suffise, pour aujourd'hui, de savoir que je suis détenteur d'une vraie fortune, près de trente mille livres sterling.

— Vous dites! ..

— Vous avez bien entendu, je dis trente mille livres sterling ou environ sept cent cinquante mille francs, pour compter en votre monnaie. Mon père, mort en Australie au moment où il allait regagner l'Europe, à la suite des aventures les plus romanesques du monde, mon père se trouvait dépositaire de cette somme. Il m'a chargé de la faire tenir à son propriétaire légitime, un Français, le comte de Renneville ou à ses héritiers. Mon histoire ne vous ennuie pas trop...

— Pas du tout.

— Un peu de patience, j'ai fini. Depuis deux ans je suis à la recherche du comte de Renneville, qui est introuvable. Cependant le jour même où nous nous sommes rencontrés, j'avais reçu avis qu'un certain comte de Renneville avait habité longtemps les environs de Caudebec, une petite ville de Normandie. C'était un dernier espoir, car j'avais battu la France dans tous les sens. Mes nombreux avis aux journaux — et Dieu sait si j'en avais été prodigue — n'avaient servi qu'à m'amener de faux comtes de Renneville, très-désireux de mettre la main sur les 750,000 francs, mais incapables de me donner la moindre preuve de leur identité.

Dès que je pus marcher, je courus donc à Caudebec, d'où l'on m'avait assuré que la famille de Renneville était originaire. On ne m'avait pas trompé. La famille avait habité la Normandie de temps immémorial, mais il y avait une trentaine d'années que le dernier des Renneville, après des spéculations malheureuses qui l'avaient presque entièrement ruiné, à ce que l'on m'assura, avait quitté le pays, en vendant le peu qu'il y possédait encore. Depuis, on ne l'avait jamais revu, on n'en avait même jamais entendu parler.

Convaincu, après ce dernier effort, que mes recherches n'aboutiraient à aucun résultat, je quittai la France et je revins en Angleterre. Je fis tous mes préparatifs de départ pour l'Amérique, et, quand je vous rencontrai à Liverpool, je me disposais moi-même à prendre passage à bord de l'un des paquebots transatlantiques. Vous avez été la cause qui m'a fait devancer mon voyage de quelques jours. Voilà tout, cher ami.

— En vérité, ce que vous m'apprenez est si surprenant, que vous me donnez le désir de connaître à fond toute cette histoire, milord.

— Nous en reparlerons. En attendant, plus de milord ni de monsieur entre nous, si vous voulez bien le permettre. Je m'appellerai Wilkie pour vous comme vous vous appellerez Charles pour moi. Le voulez-vous?

— Très-volontiers.

— Sur ce, mon ami, on sonne le dîner, l'air de la mer m'a donné un appétit féroce. Descendons, et j'espère que nous trouverons à bord du *Russia* quelques bouteilles de vin de France pour boire à notre nouvelle amitié.

— Et au futur mariage de miss Nancy Mac Dowel avec Wilkie Robertson.

— Ah! mon ami Charles! si vous disiez vrai!

— Bon espoir!

— C'est égal, ajouta le baronnet, en serrant à la briser la main du jeune homme, c'est entre nous désormais à la vie à la mort.

III

Une plantation dans la Caroline du Sud

En quittant la ville de New-Orléans pour remonter le Mississipi, — le grand-père des eaux, comme l'appelaient les Indiens, — l'œil du voyageur est d'abord attristé par la désolante uniformité que présente le delta du fleuve. Les plaines, ou mieux les marais sans fin qui bordent les nombreuses embouchures du père des eaux, formées d'un terreau léger, limoneux ou sablonneux, sans pierres ni rochers, sont dans beaucoup d'endroits d'un niveau inférieur à celui du fleuve, dont une digue les sépare; mais à l'époque des crues annuelles, les eaux franchissent facilement cette digue, et le delta serait menacé d'une destruction imminente, si les eaux du fleuve ne se trouvaient pas alors naturellement conduites, et par une pente insensible, jusqu'à la mer où elles vont se perdre. Quand le fleuve décroît, quelques-uns des nombreux *bayoux* ou canaux qu'il s'est creusés l'année précédente ont été comblés, ceux-ci pour faire place à d'autres où l'eau a ravine les terres et tracé de profonds sillons; les embouchures du Mississipi n'ont donc qu'une existence bien précaire, incessamment variable, compromise et renouvelée chaque année par les caprices du père des eaux.

Ces fluctuations du sol y rendent toute culture impossible; aussi le delta de cette nouvelle Égypte ne présente-t-il pas un aspect bien attrayant. Près de la partie du sud-est surtout, il existe un village bâti sur pilotis et appelé la Balize, qui est bien le plus triste lieu que l'on puisse imaginer. Ce malheureux village est, pour ainsi parler, sous-marin; il est placé au-dessous du niveau des eaux du fleuve et même de la mer. Au centre de l'emplacement qu'il occupe s'élève une sorte d'observatoire où nous avons eu un jour la curiosité de monter. Désolant fut le spectacle qui s'offrit à nos yeux. D'un côté, notre vue s'étendait sur un marais sans fin; de l'autre, sur plusieurs passes et un grand nombre de *bayoux* ou canaux naturels qui serpentent au milieu des marécages et des fondrières. A peine à l'aide de la lunette apercevait-on, bien au loin, quelques parties de terre : les plus proches pouvaient être, d'après notre estimation, à douze ou quinze lieues au moins. Les marins qui nous accompagnaient assuraient qu'elles étaient plus éloignées.

Ce village de la Balize, — était-ce bien un village? — se composait d'une vingtaine de maisons presque toutes désertes, la fièvre jaune ayant fait l'année précédente une rafle complète de ses habitants. On communiquait de l'une à l'autre de ces cabanes au moyen de planches et de troncs d'arbres jetés sur la vase et sur l'eau. Cette précaution était bonne, car il eût été impossible de faire vingt pas sans enfoncer dans des trous vaseux ou dans des sables mouvants.

Tel est le spécimen du spectacle qu'offre sur la plus grande partie de son étendue le delta du Mississipi.

Mais quand les immenses steamboats, qui font le service entre la Nouvelle-Orléans et les diverses stations jusqu'à Saint-Louis, ont franchi cette région désolée qu'on nomme le Delta, le paysage change tout à coup avec la rapidité d'un décor de féerie. Quel éblouissant panorama se déroule tout à coup devant les yeux du voyageur, d'autant plus agréablement surpris qu'il vient de quitter les steppes pestilentielles où la fièvre jaune a établi son quartier général. C'est bien là ce qu'au théâtre on appelle un changement à vue. A peine le fleuve semble-t-il garder encore sur ses rives une étroite ceinture de sable, seul vestige qu'ait laissé de son passage la dernière crue. Au delà, quel tableau! La luxuriante végétation des tropiques a prodigué là toutes ses richesses. On devine qu'on n'est pas loin de cette terre charmante et parfumée qui a mérité ce nom gracieux de la part de ceux qui l'ont découverte : la Floride, la terre des fleurs. L'œil fatigué de la monotonie des sables du delta se repose maintenant avec bonheur sur un feuillage où toutes les nuances du vert sont mouchetées çà et là avec les riches couleurs de l'or et de la pourpre. De doux parfums saturent l'air que les oiseaux emplissent de chansons et joyeux cris. De loin en loin, de superbes villas s'élèvent sur chaque rive du fleuve au milieu de jardins enchantés où dans un joyeux pêle-mêle, les fleurs et les fruits se confondent sur les mêmes plantes et sur les mêmes arbres.

Plus loin, commencent les riches plantations qui, chaque année, jettent sur tous les marchés de l'Europe des millions de balles de coton.

Parmi ces plantations parsemées sur les deux rives du fleuve, les marins ne manquaient jamais d'en signaler une aux passagers des steamboats qui sillonnent le Mississipi. Cette plantation était située à une vingtaine de milles au-dessous de Bâton-Rouge, sur la rive gauche du fleuve. Elle était, d'ailleurs, signalée à l'attention du voyageur par un *wharf* qui lui permettait de charger ses marchandises à quai sur les chalands ou les vapeurs, dont deux ou trois amarrés à la rive attendaient leur lourd chargement.

Cette propriété passait pour la plus riche plantation de toute la Louisiane : elle appartenait à M. Mac Dowel. On apercevait, non loin du fleuve, cinq longues rangées de bâtiments dont les constructions légères rappelaient vaguement un baraquement de troupes en Europe, c'étaient les cases des nègres chargés de la culture de la plantation. Mais, quant à l'habitation du maître, on n'en voyait nulle trace. Cependant une longue avenue, qui montait en pente douce des bords du Mississipi jusqu'à un bois d'orangers et de citronniers où elle allait se perdre, y conduisait sans doute.

En effet, quand on avait dépassé le bois, qui n'était là que pour procurer un peu de fraîcheur à l'habitation et protéger ses habitants contre les vents brûlants du sud, on se trouvait en présence d'un assez joli château. Cette construction devait certainement son origine à quelque colon français, car elle était du plus pur style Louis XIII. En vérité, la masse de ces briques rouges flanquée de clochetons ne faisait pas trop mauvaise figure, malgré la large vérandah qui, selon la mode du pays, régnait tout le long de la façade. Au reste, le fâcheux effet de la vérandah est atténué par des grenadilles qui couvrent les piliers de verdure et de larges fleurs d'un rouge pourpre avec des pistils et des étamines blancs.

Sous la vérandah, se promène un petit vieillard vif comme un pinson, alerte, frétillant, qui se tourne, se retourne, met ses gants, les ôte pour les remettre encore, et donne tous les signes de la plus vive impatience. C'est le propriétaire de la plantation, c'est M. Mac Dowel. M. Mac Dowel est un intransigeant de la civilisation, il n'a jamais pu accepter la simplicité et le sans-gêne des mœurs américaines. Ainsi, il attend que la cloche sonne l'heure du dîner, et le voilà vêtu de noir et cravaté de blanc, avec tous le rigorisme d'étiquette d'un nobleman anglais qui attend ses hôtes pour les conduire à la salle à manger.

— Ah! à la bonne heure donc! s'écria tout à coup le vieillard en apercevant une jeune femme qui venait à sa rencontre en toilette de soirée. Mes compliments, chère Sarah, cette robe est d'un goût parfait.

— Vous me rassurez, dit la jeune femme en minaudant; moi je me trouvais à faire peur.

— Avouez plutôt que vous voulez faire tourner la tête à nos hôtes.

— Bah! seriez-vous jaloux? Oh! rassurez-vous, le baronnet a d'autres idées en tête. Quant au Français, faites à votre femme l'honneur de croire qu'il n'existe pas pour elle. Un homme qui passe sa vie à regarder des cailloux. Fi!

— Ingénieur des mines, ma chère, répliqua le vieillard. D'ailleurs, êtes-vous bien sûre que M. Lecomte soit ce qu'il paraît être?

— Que voulez-vous qu'il soit?

— Eh! eh! eh! dit le vieillard en souriant finement, nous verrons, nous verrons bien.

Et il se frottait les mains à s'enlever l'épiderme.

En ce moment, le bruit d'une scène qui avait lieu à l'autre bout de la vérandah, mais dont les acteurs étaient masqués par la colonnade, attira l'attention de mistress Mac Dowel et de son mari. Un homme riait à gorge déployée, pendant qu'une voix jeune et fraîche s'écriait anxieusement :

— Arrêtez... de grâce, arrêtez-la.

— Qu'y a-t-il? Harry, demanda mistress Mac Dowel, qui s'était approchée au bruit.

Une jeune fille d'une merveilleuse beauté s'avança l'œil en feu, la poitrine haletante.

— Oh! madame, dit-elle, c'est affreux! Si vous saviez, votre frère...

— Qu'a-t-il donc fait? ma chère Nancy, dit à son tour M. Mac Dowel, qui s'était approché aussi.

— O père!... il a... il a...

La jeune fille, incapable d'achever, montra du doigt les piliers de la vérandah où grimpaient les grenadilles.

Autour de l'un de ces piliers volaient des oiseaux mouches qui semblaient en proie à une vive agitation; ils faisaient briller au soleil leur gorge couleur de feu et leurs ailes d'émeraude.

— Eh! quoi! dit M. Mac Dowel en souriant, ce sont ces pauvres petits oiseaux qui ont causé à ma chère Nancy une pareille frayeur?

Le jeune homme, encouragé par la bonne humeur du planteur, rit de plus belle. Nancy lança à son père un regard suppliant.

— Mais voyez, voyez donc, dit-elle, la vilaine bête! elle arrive à leur nid!. .

Tout un drame se déroula alors aux yeux de mistress Mac Dowel. Au centre d'une feuille de grenadille enroulée se cachait le nid des oiseaux-mouches, nid microscopique construit de brindilles de mousse et moelleusement capitonné avec un léger flocon de duvet de cotonnier; dans le nid, il y avait trois petits nouveau-nés. Une bête hideuse s'avançait lentement vers le nid : c'était une araignée géante, de cette espèce qu'on nomme la mygale. Elle était grosse au moins comme le poing et étendait vers sa proie des pattes armées de formidables pinces. Malgré les cris désespérés du père et de la mère, incapables de protéger efficacement leurs petits, la mygale avançait toujours. La mère était accrochée à une feuille au-dessus du nid; elle couvrait sa nichée de ses ailes déployées comme un bouclier. Le père, les plumes hérissées par la colère, avait déjà essayé avec un courage, hélas! très-inutile, plusieurs charges contre son ennemie. C'était cette lutte de deux pauvres petits oiseaux contre cette horrible bête, c'était cette lutte inégale qui eût amené l'intervention de tout autre que lui qui avait provoqué les bruyants éclats de rire de Harry Palmer.

Dès qu'il put se rendre compte de ce qui se passait, M. Mac Dowel, indigné, saisit vivement le stick du jeune homme, et, d'un coup vigoureusement appliqué, abattit l'odieuse bête morte à ses pieds. Mistress Mac Dowel voulut couper court à cette scène dans laquelle son frère avait joué un si triste rôle, et, pendant que le vieillard faisait tous ses efforts pour calmer sa fille en lui montrant les deux charmants oiseaux ramenés à leur nid, dont ils défendaient fièrement les approches, mistress Mac Dowel emmenait son frère à l'autre bout de la vérandah en lui disant :

— Harry, votre conduite est sans excuse. Qui se douterait que vous avez vingt-quatre ans bientôt?

— On ne peut donc plus rire? répondit le jeune homme sans s'émouvoir. Si tu crois que je m'amuse ici? Personne n'est drôle. Si, ton mari. Et encore!...

— Taisez-vous! Je vous ai envoyé à Paris pour compléter votre éducation; vous y avez passé trois années entières en perdant votre temps; ou plutôt vous m'êtes revenu pire que vous n'étiez parti.

Le jeune homme fit la moue boudeuse d'un enfant gâté.

— Allons, petite sœur, ne te fâche pas, dit il, d'une voix câline.

— Laissez-moi, dit mistress Mac Dowel, je vous répète que c'est impardonnable. Je suis tout à fait fâchée contre vous.

Mais Harry savait bien que les sévérités de sa sœur contre lui ne duraient pas longtemps. Cette femme si impérieuse, si dure même avec tout le monde, avait pour son frère toutes les faiblesses aveugles d'une mère pour son dernier-né. Aussi, quand à la suite de quelques-unes de ses folies Harry avait subi une douce gronderie, il savait le moyen de ramener cette sœur indulgente par quelque bouffonnerie. Il était de mode alors parmi la jeunesse parisienne d'imiter un comédien dont toute l'originalité consistait dans sa voix éraillée. Ce fut donc en faisant la charge de Grassot que Harry dit à sa sœur :

— Mon gendre, tout est rompu. Gnouf! gnouf! gnouf!

Mistress Mac Dowel comprima un sourire. Tout en le blâmant, elle trouvait Harry si plein d'esprit! et ce fut d'une voix tout à fait radoucie qu'elle lui dit :

— Méchant garçon!

— La paix est faite? dit Harry de sa voix naturelle.

— Allez vous habiller. Nous avons du monde, et vous savez que M. Mac-Dowel ne veut pas vous admettre à sa table en jaquette et en paletot.

— Vieillard sévère, mais juste! dit le jeune homme avec emphase.

— Harry!

— J'y vais! j'y vais!

Et tout en se retirant, le jeune homme murmurait entre ses dents :

— C'est bien, l'on mettra le sifflet d'ébène; mais, c'est égal, je la trouve mauvaise.

Ces mots prouvaient que, contrairement à l'opinion de sa sœur qui prétendait que Harry n'avait rien appris à Paris, non-seulement il y avait étudié à fond la langue française, mais encore il savait au besoin l'enrichir des expressions les plus pittoresques.

ÉDOUARD DIDIER.

(*La suite au prochain numéro*).

LES FEMMES AU MOYEN AGE

III

Costume de la princesse Blanche, fille de saint Louis.

Longue cotte montante, ajustée, en étoffe écarlate unie; manches ajustées au poignet, en étoffe pareille; la jupe de la cotte est à traîne et à longs plis. On ne voit figurer aucun ornement sur le corsage, non plus que sur la jupe et sur les manches.

Surcot, ou plutôt robe de dessus, sans manches, en soie bleue fleurdelisée d'or, ajustée, sans ceinture ni plis. Elle est ornée dans le bas d'une large et riche passementerie orange et or; la même passementerie se reproduit, mais en plus petit, à l'échancrure du col et des bras.

Cheveux demi-longs, s'arrêtant au-dessous de l'oreille, partagés par une *grève* au milieu du front et légèrement rouleautés par le bas. Un cercle d'or forme toute la coiffure de cette princesse et retient un long voile blanc qui couvre le derrière de la tête et flotte sur les épaules jusqu'à terre.

Souliers noirs et pointus.

Costume d'Isabeau de Navarre, fille de saint Louis. Le costume de cette princesse offre ceci de particulier, que la jupe de la robe est fendue par devant, depuis le genou jusqu'à terre, et se rattache au moyen de boutons et de boutonnières.

Costume de dame Aaalis, femme d'un chambellan de saint Louis.

Cotte montante à corsage ajusté, à ceinture d'orfèvrerie et longue jupe traînante à plis. Surcot sans manches, en étoffe brochée d'or, doublé et fourré d'hermine. Les cheveux, partagés en deux sur le milieu du front par une grève, flottent sur les épaules. Dame Aaalis porte pour coiffure, une sorte de petite calotte ronde, en étoffe brodée d'or; c'était probablement une importation d'Orient, suite des croisades.

Costume de Mahaut, comtesse de Boulogne.

Cotte d'un violet pâle tirant sur le rose, à manches plates ajustées au poignet.

Surcot sans manches, en soie bleue fleurdelisée d'or. La cotte n'est décorée d'aucune broderie.

Le *surcot* a reçu pour tout ornement un *lambel de gueules* (sorte d'armoirie de couleur rouge, composée de trois barres verticales reliées à leur sommet par une barre horizontale), qui occupe toute la largeur de la poitrine.

Chapel d'orfroy orné de pierreries. *Guimple* de la même nuance que la cotte, enserrant le menton et les joues en venant se nouer sous le chapel.

Souliers jaunes à bouts pointus.

Costume de Marguerite de Bar.

Cotte de couleur orange, plus largement échancrée du haut que les robes que nous venons de décrire : corsage ajusté, *saingle* en orfèvrerie et jupe à plis. Les manches de cette cotte sont plates; mais au lieu de s'ajuster au poignet, elles s'élargissent du bas en forme d'entonnoir et couvrent la moitié de la main.

Surcot au corsage d'hermine, sans manches, largement fendu sur les côtés, depuis le sommet du bras jusqu'à la hauteur du genou : ce surcot est rayé de haut en bas, au milieu du devant, dans toute la hauteur de l'hermine, par une petite bande d'orfroy; la jupe qui termine le surcot est en drap d'argent; elle traîne jusqu'à terre et est ornée des armoiries de la noble dame, qui sont : un lion de gueules et deux barres d'or.

Ses cheveux, partagés en deux par une grève, forment bandeaux sur le front et bourrelets au droit des oreilles.

La coiffure est un chapel en étoffe d'or; un morceau de même étoffe recouvre les bourrelets des oreilles : chapel et bourrelets sont en outre enrichis d'un petit tortil de perles. Petite calotte ronde sur le sommet de la tête; voile ou *chaînse* retombant par derrière jusqu'au milieu des épaules.

Souliers noirs et pointus.

Nous remarquons dans ce costume l'absence de la *guimple*, qui figure d'ordinaire dans l'accoutrement des dames mariées des douzième et treizième siècles.

Costume de dame Agnès de La Queue :

Longue robe en étoffe écarlate, descendant du col jusqu'aux pieds. Elle est large, sans taille, et forme des plis nombreux : une petite *saingle* la retient à la taille; manches plates ajustées au poignet.

Long manteau bleu doublé d'hermine; il est sans manches, se jette sur les épaules et a assez d'ampleur pour envelopper tout le corps. Ce manteau est sans ornement ainsi que la robe.

Chapel de même couleur que la robe.

Une *guimple* blanche enveloppe le menton et les joues, se perd sous le chapel et retombe ensuite de chaque côté et par derrière, en forme de voile qui s'arrête à l'épaule.

Souliers jaunes à bouts pointus.

Dame Agnès, comme mes lectrices ont pu le voir, ne portait point de *surcot*.

Je vais décrire, pour terminer cette galerie, le *costume de la comtesse Alix de Bretagne*, contemporaine de Philippe Auguste, tel qu'on peut l'admirer encore sur une des splendides verrières de la cathédrale de Chartres.

Robe de dessous d'une seule nuance, rouge.

Robe de dessus entièrement blasonnée; cette robe, d'une étoffe fort originale, ressemble à un échiquier; elle est composée de larges carreaux alternativement or et azur. Le côté droit de la poitrine porte quartier d'hermine. Les manches sont d'une seule nuance, bleu foncé. La robe de dessus est un peu plus courte que celle de dessous, dont on aperçoit une légère bande en bas et autour du col.

Grand manteau vert, sans manches, ouvert par devant, couvrant les bras et les épaules, mais assez ample pour envelopper tout le corps.

Guimple d'un bleu violet enserrant le menton et les joues et se perdant sous le chapel.

Chapel à calotte ronde, entourée d'un bord relevé en forme de palmettes.

Souliers dorés à bouts pointus.

BERTHA DE DORDRECHT.

LES MENUS DE LA SAISON

Novembre

MENU D'UN DINER DE 18 COUVERTS

DEUX POTAGES

Consommé aux croûtes gratinées.
Purée Crécy.

HORS-D'ŒUVRE CHAUD

Feuillantines de volaille.

POISSON

Barbue garnie de coquilles, de laitances de harengs, sauce crevettes.

RELEVÉ

Filet de bœuf jardinière.

ENTRÉES

Chartreuse de perdrix.
Timbale de macaroni à l'italienne.
Mayonnaise de homard à la gelée.

ROT

Dindonneau truffé.

ENTREMETS

Champignons farcis.
Epinards aux croûtons.
Bavarois au chocolat.
Gelée au champagne.

Voici un joli mode de préparation d'une perdrix aux choux :

Après avoir plumé et légèrement flambé une belle perdrix, la désosser. Racler toutes les chairs qui sont restées attachées à la carcasse; les joindre au foie et au morceau de jambon moitié gras et moitié maigre; assaisonner le tout un peu vigoureusement; le hacher menu et farcir avec la perdrix, en lui redonnant sa forme première. Un peu de truffes ne gâte rien à la chose. Cela fait, avoir un choux blanchi; en écarter les feuilles; en enlever le cœur; le remplacer par la perdrix et reconstituer le choux. Après l'avoir ficelé, le mettre à cuire dans un bon fond pendant trois heures; puis le servir, masqué du jus de cuisson dégraissé et lié avec un peu de beurre.

LE BARON BRISSE.

Fraises au champagne, *Pazza d'amore*, valses chantées; *Rayons perdus*, mélodie, et *Jules Klein-quadrille*, font fureur.

REVUE DES MAGASINS ET DE L'INDUSTRIE

Le jury médical de l'Exposition vient de décerner une médaille de bronze à M. Guelle, fabricant de corsets, boulevard Saint-Martin, 39, pour son busc brevet : incassable. Flexible dans la partie moyenne, tout en conservant la rigidité nécessaire, il est ferme et bien courbé du bas.

Suivant naturellement les mouvements du corps, sans pouvoir jamais blesser ni fatiguer les poitrines les plus délicates, il s'adapte à tous les corsets, mais on peut surtout en faire l'essai avec le corset de la maison Guelle, qui est admirablement coupé. Dans la même exposition, le jury du vêtement a encore décerné une médaille de bronze à la même maison, pour ses tournures articulées. Très-étroite du haut, la tournure ne doit s'accentuer que peu à peu; surtout qu'elle ne vienne pas sur les hanches, soit souple et légère, enfin ne laisse pas deviner sa présence. Ces conditions d'élégance et de bon goût ont été réalisées en formant les deux branches de côté d'un seul morceau, qui ne touche la ceinture que sur un très-court espace. Des branches verticales, pliant naturellement au moyen d'articulations, maintiennent la tournure, et empêchent tout ballottement.

Il n'en est pas de plus légère ni qui soutienne mieux les robes lourdes. Au bal, en ville, en voiture, partout on apprécie ses avantages. Les prix sont très-raisonnables.

Nous recommandons à nos lectrices l'*Huile de Macassar*, un excellent produit dont le succès ne s'est jamais démenti pendant les soixante années de son existence! Rien de préférable pour l'entretien et l'hygiène de la chevelure, qu'il rend soyeuse et souple, et à laquelle il donne un lustre admirable. L'*Huile de Macassar* arrête la chute des cheveux, en détruisant les pellicules qui leur sont si nuisibles; enfin, cette composition extra-délicate, qui vient d'Angleterre, offre encore cet avantage de *prévenir la décoloration des cheveux*.

Le *Rowland's Macassar Oil* se trouve, à Paris, chez Mme veuve Lamar, rue Saint-Denis, 151, et chez tous les coiffeurs et parfumeurs de France.

Se bien défier des produits vendus sous le nom de *Rowland's*. Les flacons de l'*Huile de Macassar* sont recouverts de la signature : *A. Rowland and sons*, en encre rouge.

Transformer votre appartement en jardin enchanté, c'est un miracle que vous fait accomplir le *Floral*. Ce composé chimique, qui porte en lui-même sa puissance vivifiante, fait pousser la végétation la plus luxuriante dans vos jardinières, qu'elles soient garnies de terreau, de sable calciné ou de verre pilé. Le prix du *Floral*? 1 centime par plante et par an. On le vend par coffrets de 5 fr. 50, à l'Agence centrale des agriculteurs de France, 38, rue Notre-Dame-des-Victoires.

Nous signalons à nos lectrices les accessoires d'une haute nouveauté qui ont attiré notre attention : *A la Ville de Lyon*, 6, rue de la Chaussée-d'Antin. *L'archiduc*, superbe ruban damassé, rappelant, par la richesse du tissu, le lampas d'autrefois. Ce ruban, destiné pour ceintures, ne se trouve qu'*à la Ville de Lyon*; il se fait en couleurs foncées pour la ville et en couleurs claires pour le soir. Le même ruban se fait en plus étroit pour nœud de coiffures, corsage, etc.

On trouve également *à la Ville de Lyon* la *Castillane*, mantille en dentelle noire, aux riches dessins, des mantilles blanches avec dessin courant de forme arrondie, pouvant servir pour fichu, coiffure ou voile. De jolies barbes en dentelle lama écrue, d'une grande finesse, aux riches dessins, destinées pour cravates. Une nouveauté, c'est le plissé de crêpe lisse festonné à la main, pour col et manches.

Citons aussi le *gant Joséphine*, dont la *Ville de Lyon* a le dépôt exclusif, gant sans couture; les gants de Saxe en couleurs claires (3 à 16 boutons), pour soirée et théâtre; et un immense choix de tresses mohair de toutes largeurs et de toutes nuances, ainsi que des galons souples en or, argent, acier et or et argent mélangés pour coiffures de bals et de soirées.

RÉBUS

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

L'envie s'attache aux grands génies.

Paris. — A. Bourdillot, imprimeur-éditeur, 13, quai Voltaire.